

La première marque de bretonnité, c'est la langue-stigmaté ou plutôt la déformation du français par des gosiers bretonnants. L'auteur anonyme du *Privilège* s'est complu à jouer avec le « baragouin » en multipliant les noms qui font breton : 34 anthroponymes à consonances celtiques ou pseudo-celtiques, neuf toponymes de villes et de villages plus ou moins estropiés, un « Saint Lagado de Bretaing » inconnu par ailleurs. Pour renforcer la couleur locale, il a introduit une interjection bretonne dans la réplique de l'un des protagonistes de sa farce : « Haio ! haio ! En itrou Maria ! en trou ! » (an Itron Maria : Madame Marie), suivie d'un mauvais calembour. Tout ce travail sur la langue doit donner l'illusion à ses auditeurs d'entendre parler des enfants d'Armorique dans leur drôle de sabir : « nous notons que les incorrections de leur langage tiennent à des particularités à peu près constantes : confusion de l'e et de l'i ; des toniques -ié et -é, -ier et -er ; apocope de l'e ; confusion, à l'initiale, entre a et e devant consonne ; passage, à la finale, de g à ch ; point de déclinaison ; fautes de genre ; fautes d'accord ; fautes de conjugaison ; confusion de personnes, de temps, de modes ; abus de l'i pléonastique. Il apparaît, à ces quelques observations, que le langage prêté aux Bretons est déformé non pas au hasard, mais selon des procédés assez bien déterminés et qui répondent, en gros, aux renseignements qu'on a sur la façon dont les Bretons parlaient le français » (6). Etre Bretons à Paris au XIII^e siècle, c'est d'abord et avant tout être incapable de communiquer autrement que dans un « langach » approximatif, dont les acteurs pouvaient exagérer encore l'accent et l'incorrection (7).

L'excentricité linguistique transparait également dans les mauvaises habitudes de langage : les Bretons sont toujours prompts à jurer, à propos de tout et de rien. Cinq juréments ponctuent le *Privilège*, dont deux par « la boiel et la froissur » [par le boyau et la fressure]. Même leurs prêtres, à l'instar de Dans Trugalet, jurent volontiers, le chef découvert, la main droite levée. Or on sait que le serment est, théoriquement, chose sérieuse au Moyen Age et qu'en abuser c'est faire injure à Dieu et à l'Eglise. Imprudents et impudents, les Bretons se laissent aller à des excès de langage qui reflètent bien leur comportement quotidien, excessif et brutal.

Ils se montrent en effet exagérés en toute chose, passant d'un extrême à l'autre, instables, imprévisibles. Ils agissent de façon impulsive, sans réfléchir, sans raison apparente : ils se jettent les uns sur les autres alors qu'un instant auparavant la communauté avait la larme à l'œil en contemplant son beau Privilège royal. « Dan Jac si

6. Edmond FARAL, op. cit., pp. 7-8.

7. Ce procédé comique sera repris encore au XV^e siècle à l'acte II, scène IX de *la Farce de Maître Pathelin* quand celui-ci se met à délirer en breton, entre autres langages régionaux et latin de cuisine, ce qui lui attire une réplique désespérée de son adversaire, le drapier : « il ne parle pas chrétien, ni aucune langue qui soit claire ».

saut a l. faucil, / Et Daniel prist l. greil [grill], / Si fiert [frappe] Yvon d'un viez estril [d'une vieille étrille] / Par mi la jo [joue] / Si qu'il l'abati en l'ailo ; / Et cil s'escri : « Haio ! haio ! En itrou Maria ! en trou ! ». / A l'aïst [aide] i vint dant Tragel, / Moris et sir, et Daniel, / Et Riolan, et Hernisiau ; / Et Norvenic le fil Juquiau / Tint l. aper [épée] que il paumoie ; / Si est saillis en mi la voie / Toz plains de rag ». Dans la mêlée générale qui s'ensuit, en pleine rue, les coups et les horions pleuvent sans que personne ne semble s'inquiéter de connaître le pourquoi de ce combat monstre ni vers quel camp penche le bon droit. Seul le plaisir de la lutte, désordonnée et violente, gratuite et vaine, les anime : peu importe qu'il y ait des blessés, voire des morts puisque l'on se bat à l'arme blanche...

N'est-ce pas là un comportement de fauves ou de grands enfants mal élevés, un peu demeurés ? Les rixes devaient être fréquentes parmi ces prolétaires déracinés, et attirer un cortège de badauds ébahis et ravis d'un spectacle gratuit auquel ils n'entendaient rien. Comportement de sauvages comme le souligne maître Jehan en direction de l'un de ses opposants : « Tu na sez plus c'un best sauvag » [tu n'en sais pas plus qu'une bête sauvage]. Venant d'un pays de sauvages, « De Bretaing, sa terre sauvag », les Bretons le demeurent à Paris, malgré leur vantardise et leur jactance qui va jusqu'à s'annexer le Pape, lequel aurait eu parmi ses ancêtres un Breton « Qui fu cousin Morgain la fé ».

Baragouineurs impénitents, vantards et grandes-gueules, jureurs sinon blasphémateurs, primitifs dans leur violence comme dans leurs façons de vivre et d'habiter, tels nous paraissent être les éléments constitutifs de l'archétype du Breton. A tous ces vices il conviendrait sans doute d'ajouter la paresse et l'ivrognerie que d'autres sources médiévales imputent généreusement aux Bretons. Mais trop c'est trop : nous nous bornerons décidément au seul *Privilège...*

